

Les deux côté du chemin de Chambly Jacques Ferron, *Historiettes*, Le Jour, 1969, 182 p.

Jonathan Livernois

Numéro 305, automne 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72445ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Livernois, J. (2014). Compte rendu de [Les deux côté du chemin de Chambly / Jacques Ferron, *Historiettes*, Le Jour, 1969, 182 p.] *Liberté*, (305), 72–73.

défendre le territoire et ses ressources naturelles. Vous vous dites qu'en se détournant de « ceux qui renouvellent l'humanité par eux-mêmes », qu'en les regardant de haut comme le vieux médecin qui ridiculise Sauvageau, qu'en axant son projet sur l'affirmation identitaire, divisant, à coup de « charte des valeurs québécoises », ceux qui marchaient côte à côte au printemps 2012, le Parti québécois s'est privé d'une vitalité qui aurait pu renouveler le projet de pays.

Si Jacques Ferron, qui a passé sa vie à soigner les pauvres gens et les malades mentaux, à relier la tradition orale et l'écrit, pouvait se sentir, un peu comme Tolstoï au même âge que lui, tout aussi coupable qu'un Ivan Ilitch prenant conscience, à la fin de sa vie, qu'il n'a pas vécu comme il aurait dû vivre; si, lui, Ferron, a pu s'accuser de ne pas avoir fait assez pour son pays, pour assurer

la suite du monde, comment ne pas vous accuser vous-même d'être restée campée sur votre rive à « garrocher des cailloux contre le ciel », de ne pas avoir essayé de comprendre ce que la génération précédente a voulu vous laisser : le rêve d'un pays moins incertain, l'amour de la langue française, du fleuve, de l'hiver, et la pêche aux marsouins pour la suite du monde? Vous êtes-vous suffisamment demandé pourquoi ce rêve l'a empêchée de comprendre le vôtre, celui d'un pays plus vert, plus juste, plus ouvert? Votre tâche à vous, qui avez presque quarante ans, n'est-elle pas de faire le lien entre l'ancien et le nouveau, entre les rêves de Ferron et les vôtres, ne serait-ce qu'en relisant « Les salicaires » de temps en temps pour vous demander si vous avez vraiment fait mieux que la génération précédente, ce qu'il faut faire pour faire mieux que ce que vous avez déjà fait? **L**

Les deux côtés du chemin de Chambly

JONATHAN LIVERNOIS

DANS *Malaise dans la culture*, Freud utilise une comparaison pour expliquer le caractère non stratifié du « passé d'une âme » humaine : « Imaginons [que Rome] ne soit point un lieu d'habitations humaines, mais un être psychique au passé aussi riche et aussi lointain, où rien de ce qui s'est une fois produit ne serait perdu, et où toutes les phases récentes de son développement subsisteraient encore à côté des anciennes. » Le choix de la ville éternelle ne surprend guère. L'histoire y est lourde. Plus étonnant serait le choix d'une ville comme Longueuil. Imaginons, par exemple, que Freud traite du chemin de Chambly : au nord, au coin de la rue Saint-Charles, il y aurait l'actuelle cocathédrale Saint-Antoine-de-Padoue, construite à la fin du dix-neuvième siècle, mais également le fort de Longueuil, construit en 1695, occupé par les Américains en 1775 puis démoli en 1810. Au coin de la rue de Gentilly, il y aurait le Tim Hortons actuel ainsi que la barrière de page du dix-huitième siècle, laquelle

aurait inspiré Cornelius Krieghoff pour certaines des ses toiles. Plus au sud, au coin de la rue Brodeur, il y aurait un restaurant vietnamien et des patriotes embusqués, attendant le passage d'un convoi militaire pour libérer deux des leurs. Vous verriez tout ça en même temps. Vous auriez aussi une clinique médicale située au 1285, chemin de Chambly. Vous seriez Jacques Ferron, l'auteur des *Historiettes*.

Ce recueil a paru en 1969 et regroupe des textes publiés en revue entre 1957 et 1969. Leur trait commun : l'histoire nationale, de Jacques Cartier à Claude Wagner, et les fausses idoles qu'il faut savoir jeter par terre. Première victime : Jérôme Le Royer de la Dauversière, responsable français de la fondation de Montréal, en attente de béatification. Aux dernières nouvelles, le 6 juillet 2007, Benoît XVI a reconnu ses vertus héroïques. Mais, pour Ferron, il faudrait plutôt parler de saint Tartuffe : à l'en croire, De la Dauversière aurait été le modèle du personnage de Molière. La littérature et la

Nouvelle-France font bon ménage chez Ferron, on le verra. Déboulonnage en règle, aussi, pour Dollard des Ormeaux, que Ferron ne lâche guère depuis le début des années 1960 : « On le poussa sur le piédestal que les Patriotes avaient préparé. C'était vers 1920, dans une sorte de trou qui puait la décomposition de tout un peuple. Nous n'en sommes pas encore sortis. » Ferron va dans tous les sens de l'histoire, sans souci pour la chronologie, sans s'excuser, non plus, auprès des historiens patentés qu'il varlope partout dans son recueil. Toutes les époques sont là en même temps, comme ce chemin de Chambly où le vif et le mort n'existent plus, mais où il y a une sorte de simultanéité spatiale que seule la fiction peut imaginer.

Cela revient-il à affirmer que, si l'on veut comprendre l'histoire du Québec, les textes de Frégault, Trudel et Groulx, les *usual suspects* de Ferron, ne valent pas grand-chose si on les compare aux fictions? Ce serait court. Parlons plutôt d'une autre voie qui pourra rejoindre celle des historiens, sans que l'on sache vraiment qui a pris le bon chemin et qui arrivera le premier à l'on ne sait trop quel but.

Dans « La soumission des clercs », d'abord paru en mai-juin 1963 dans *Liberté*, Ferron y va d'une déclaration surprenante, surtout quand on constate toute la place qu'il fait à la Nouvelle-France dans son recueil : « L'histoire d'un peuple débute au moment où il prend conscience de lui-même et acquiert la certitude de son avenir. Or cette foi et cette conscience n'ont pas été ressenties en Bas-Canada avant le dix-neuvième siècle. Tout ce qui précède n'est que littérature. » Que veut-il dire par littérature, lui qui y est jusqu'au cou? Comme tout bon ancien étudiant du collège Jean-de-Brébeuf, il croit sans doute qu'il s'agit du « grand trésor du monde », universel, qui n'est rien d'autre que ce qu'il y a de français (de France) en nous. C'est ce pour quoi il n'a aucun scrupule à relier, ici et ailleurs, la Nouvelle-France à Rabelais, à Molière et à l'*Encyclopédie*. Pour lui, aucune frontière, malgré l'Atlantique, ne saurait exister entre ces univers.

Si Ferron traite de notre histoire, bien « réelle » parce que nous en sommes les seuls responsables, c'est entre autres parce que les spécialistes de la discipline, qui ont choisi de remonter « au Déluge », sont allés jouer dans ses plates-bandes. Alors qu'on croyait que le littérateur s'aventurerait à ses risques et périls du côté de l'histoire nationale, c'est plutôt les historiens qui sont allés jouer dans la littérature. Certains sont même allés jusqu'à l'histoire sainte pour prouver

JACQUES FERRON
Historiettes
Le Jour, 1969, 182 p.

notre mission providentielle en Amérique. C'est dire. Pour Ferron, ces historiens « versèrent dans notre petit gobelet une durée que celui-ci ne pouvait pas contenir. Le gobelet débordait, les siècles coulaient par terre : un beau gâchis ! De quoi avions-nous l'air ? D'être saoul avant même d'avoir bu. »

Ce que Ferron exprime, ce « complexe de l'enfant-né-bicentaire », participe d'une longue tradition. Gérard Bouchard a bien montré qu'en inventoriant et reprenant toutes « les expressions de la culture dite traditionnelle », les élites lettrées bas-canadiennes du milieu du dix-neuvième siècle voulaient rattacher ce qu'ils croyaient relever de la vieille culture française au Canada français, donnant ainsi à leur culture précaire le « socle naturel qui lui faisait défaut », immémorial. Ça a tellement bien fonctionné que la machine tourne encore aujourd'hui. Nous nous sentons si forts quand nous évoquons notre fameux patrimoine. Nous sommes si sûrs de nous-mêmes quand nous croyons notre identité vieille de quatre cents années qui ne nous appartiennent pourtant pas en propre, colonisés que nous fûmes et que

nous sommes encore un peu, du moins dans nos rêves les moins fous. Nous sommes beaucoup plus jeunes que cela, nous dit

Ferron n'a aucun scrupule à relier la Nouvelle-France à Rabelais, à Molière et à l'Encyclopédie.

Ferron. Si on veut s'occuper de littérature d'Ancien Régime, eh bien, tant mieux. Mais cela ne saurait suffire. Surtout si cette littérature est une épopée en carton-pâte. Ou, pis encore, si elle ressemble au cyclorama de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Il faut imaginer Jacques Ferron sur le trottoir, en face de sa clinique médicale. À sa droite, vers la cathédrale, il y a encore le fort de Longueuil, la baronnie, des Iroquois, des Jésuites à bouillir, une mission providentielle et bien d'autres matières à fiction. Elles peuvent être bonnes, ces histoires, comme le

révèlent les *Historiettes*. Mais Ferron regarde aussi à gauche, du côté de la rue Brodeur. C'est le côté des Patriotes et de Bonaventure Viger, lesquels fournirent à l'histoire la première victoire des rébellions, sur le chemin de Chambly, la veille de la bataille de Saint-Denis. C'est le côté de l'histoire, celle dont nous sommes les perdants. Elle n'empêche pas la fiction, bien au contraire. Et c'est même là notre planche de salut.

Ainsi Ferron a-t-il pu nous sauver, un peu. Comme dans son conte *Cotnoir* : « Les Habits rouges s'enfuirent comme des chiens. Le beau Viger eut le bout du pouce coupé. Un peu de sang, le bruissement des quenouilles, la splendeur de l'automne, tout cela sur une ligne idéale reliant les monts Royal et Saint-Bruno. » Pour le dire comme Rémy Girard dans *Maurice Richard* : « Ça fait du bien de voir un Canadien français gagner de temps en temps. » Ça aussi, mine de rien, c'est de la fiction.

À noter : la clinique du docteur Ferron, située au 1285, chemin de Chambly, est devenue une boutique spécialisée en magie blanche. **L**

